

Sarah Kirsch

## Poèmes

traduit par Marga Wolf-Gentile

Wiepersdorf est la propriété où vivait avec son mari Achim von Arnim et avec sept enfants Bettina von Arnim, née Brentano, sœur de Clemens Brentano. Son mari et son frère ont édité le fameux almanach de poésie populaire «*Des Knaben Wunderhorn*». Bettina tira sa première gloire de la publication de sa correspondance avec Goethe «*Goethes Briefwechsel mit einem Kinde*». Plus tard elle s'adressa au roi de Prusse pour lui parler de la misère d'une partie de son peuple, p. ex. des tisserands, dans un livre intitulé «*Dies Buch gehört dem König*» («Ce livre appartient au roi»). Wiepersdorf a été transformé en une maison de repos pour écrivains de la R.D.A. C'est là qu'est né le cycle «*Wiepersdorf*» de Sarah Kirsch. Les originaux sont parus dans le recueil *Rückenwind* («Vent Arrière»), Langewiesche-Brandt, Ebenhausen b. München 1977.

M.W.-G.

### *Blanc-de-neige et Fraîche-comme-une-rose*

L'étang gelé fait l'ours et ne te désensorcèle pas  
Mes cheveux ont poussé de chagrin et me tombent  
Devant mes patins, le droit, le gauche.  
Par dessus ! Par dessus !

### *L'air sent déjà la neige*

L'air sent déjà la neige, mon bien-aimé  
Porte les cheveux longs, ô l'hiver, l'hiver  
Qui nous jette près l'un de l'autre est à la porte  
Arrive avec son attelage de lévriers. Nous sème  
Des fleurs de glace aux vitres, la braise rougit dans le foyer et  
Toi mon bel ami tout blanc tu poses ta tête sur mon sein  
Je dis c'est  
La luge qui ne s'arrêtera plus, la neige  
Nous tombe en plein cœur, incandescente  
Sur les cendres dans la cour chéri chuchote le merle

*A deux*

Mourir de faim à deux plutôt que seuls  
Se promener dans des carrosses dorés :  
Danger danger de tous côtés  
Pour nos âmes fidèles sans reproche  
Jusqu'ici mon ami pas plus loin  
Que l'un  
Soit  
De l'autre le bâton  
Et la voix qu'on ne peut ignorer  
Tape-moi sur les fesses jette-moi  
Sur un vélo envoie-moi à Zeuthen

*Wiepersdorf I*

Ici le rythme est à l'élégie  
Le temps au passé  
Un joli volubilis rose pâle  
Tissé dans les haies tondues

*Wiepersdorf II*

Après Jüterbog s'ouvraient les écluses  
Du ciel, l'une après l'autre, laissaient descendre  
Ce qui s'était accumulé, en vérité  
Cela devint la grande grosse pluie faisant  
Des bulles par terre, il tombait même du soufre.  
Plus tard à Wiepersdorf, lorsque entre deux trombes  
Il devint possible de s'évader  
De bien regarder  
Ce cher grand pays étendu  
Ce fut de la joie  
La joie. Les belles fenêtres dans la salle de peinture  
Six fois quatre petits carreaux, répétés, les battants  
Tenus par de fines charnières. A l'intérieur  
Un fouillis de vieux cactus serpentant  
A capuchons pointus, dehors  
Le parc vers de mai.  
Les statues en pierre sourient — d'emblée j'allai  
Au devant du Zeus, il tenait la foudre à l'endroit  
Où le parc couche avec la forêt. Du gazon anglais

Envahi par l'herbe bleuâtre du sous-bois, encore  
Un vrai lilas qui tend vers le ciel  
Ses doigts couleur de myosotis et bien entendu  
Des masses d'oiseaux tout autour jetés  
Dans les arbres et les buissons. Je m'étonnai :  
Il y a des heures, encore à l'étroit dans ma tour  
Dans l'univers carré et qui fait mal, maintenant  
Cela — je ne pensais que : Bettina ! Ici  
Tu vivais entourée de sept enfants, et quand  
S'abattait la grande grosse pluie  
Ça devait clapoter, fin mai, de la même façon  
Sur les feuilles juste déployées — il serait temps  
De faire une lettre au roi.

### *Wiepersdorf III*

Une ceinture de joli bois verdissant  
Plein de coucous de palombes et de rouges-gorges  
Voilà ce dont je me suis entourée : insensible  
Je marche dans le vent, et il ne m'apporte  
Pas un soupir. Ainsi cuirassée  
Et de plus  
Gracieusement drapée de détails faisant  
Barrage de mines je veux maintenant rester  
En plein champ. Quand même me frapperont  
Les durs coups de grêle, le tonnerre.  
Le soir je peins le diable encore plus noir  
Tresse dans le chapelet des épines, toute  
Malédiction ; et j'espère  
Passer ainsi l'hiver en ce printemps

### *Wiepersdorf IV*

Le coucou avait chanté tout le jour, les alouettes  
Tombaient comme des pierres. Quand le soleil  
Fut parti derrière la ligne courbe du bois  
Une brise du soir tremblante se leva faisant flotter  
Allégrement les rideaux ; ils se déchirèrent  
Sur la pierre rugueuse du balcon.  
Je vis les haies tondues et dépouillées  
S'étirer sous les hêtres et les statues

Des dieux sans bras ni tête briller très fort.  
Et l'étang — ah la rive verte — oublié  
Avec ses huttes de canards, les cadavres  
Des chatons nouveau-nés, tel un miroir poussiéreux  
Me regarde. Du fond du labyrinthe  
Le chèvrefeuille envoie sa senteur.  
J'y bois le breuvage Oubli, je joue ici  
La maîtresse des tableaux et des meubles quelque temps  
Jusqu'à ce que la vie dans l'immeuble fonctionnel  
Me reprenne et que j'y sois comme auparavant  
Rien que, sur le calendrier païen, un nom passé.

*Wiepersdorf V*

Belle et digne maison  
Au toit double — doublement  
Seule me voici, exposée au temps clair,  
A la grêle battante, la si douce lune.  
Ô le temps émouvant, je pense, où la main tendre  
Presque d'un frère me réveilla le matin et  
Joyeux chaque jour fut de l'autre le jumeau.  
Que j'ai voyagé depuis et cherché avec zèle  
A saisir Apollon et me prendre aussi  
Un beau cœur humain palpitant —  
En vain. Pour cela  
Je n'ai que moi, un très petit garçon et le nombre  
Qui augmente des années et de-ci, de-là  
Le troupeau mouvant des nuages

*Wiepersdorf VI*

Maintenant on entend les grenouilles ; des essaims  
De phalènes aux ailes blanches et d'autres papillons de nuit  
Se précipitent sur ma lampe — rien à signaler  
Dans ce pays couche-tôt derrière ses forêts.  
Parfois quand je veille ainsi et que  
Écœurée d'être consciencieuse au point de recompter  
L'argent liquide — moi seule n'ai pas eu de clé — je cours  
au clair de lune vacillant à travers la forêt.  
On est honnête ici, il ne manque jamais un sou :  
Seulement, vers les quatre heures du matin  
Et jusqu'au jour des chars y passent et la contrée

A l'air ensorcelée le lendemain. Un chemin  
Changé en ravin. Des paysannes, noires, en vélo  
S'exclament : il faut bien  
Qu'il y ait de l'animation.  
Au magasin où je demande des gants de toilette j'apprends :  
Une maison, deux personnes écrasées. Ce fut  
Une nuit sans lune.

*Wiepersdorf VII*

Moi dans ce château — Edi et Elke  
Dans leur moulin. Le soir  
Ils ont et j'ai moi aussi  
Ces papillons égarés  
Au dessin étrange, à l'étrange couleur  
Dans nos murs. Je suis allongée  
Sur un sofa Biedermeier, Edi  
Sans doute sur son lit de camp, compulsant  
Examinant les poètes anciens. Et Elke  
Avec ses souliers décolorés fait encore  
Le tour de la maison. Alors la regarde  
L'épervier aujourd'hui, alors elle pense  
A moi ici dans ce château  
Propriété du peuple où des crapauds  
Privés me crient leur chagrin

*Wiepersdorf VIII*

Ici c'est ainsi : quand les cigognes  
Dorment enfin sur leurs cheminées  
Les grenouilles commencent  
A coasser avidement.  
Elles se gonflent, ma lampe éclaire  
Leurs gorges jaunes dilatées, leurs dos  
Fendent les eaux les plus noires, ça luit  
Au milieu des plantes entrelacées. Quand les chats  
Toujours à la même heure s'en vont à la chasse  
Les souris s'inquiètent  
Pour leur mignonne portée à cinq queues. C'est l'instant  
Où j'exhale les bouffées les plus sombres, je te maudis  
Toi faible follet à la peau douce  
N'aimant que toi Beloeil gris  
Et qui louche ah va-ttt-en

*Wiepersdorf IX*

Ce soir, Bettina, c'est  
Comme tout le temps. Toujours  
Nous sommes seules lorsque nous écrivons aux rois  
A ceux du cœur et à ceux  
De l'État. Et encore  
Notre cœur tressaille  
Quand devant la maison  
On entend s'arrêter une voiture.

*Wiepersdorf X*

L'hermaphrodite se promène dans le parc  
Je me cache au milieu des nains  
Celui à la bouche de clown, la perruque poudrée  
Me confie : le monstre  
Déambule encore à cette heure et par là-bas  
Attend quelqu'un pour se plaindre sans fin. Merci  
Pour l'indice mon petit en marbre, alors je te pose  
Ma main — je dois me pencher — tendrement  
Sur ta grosse tête lourde et je m'en vais  
Contournant rapidement l'autre créature.

*Wiepersdorf XI*

*Statue d'homme dans le parc*  
C'est malheureux comme les dames  
Deviennent de plus en plus bizarres.  
Ce qu'elles ne savent plus faire  
Et ce dont elles sont capables !  
Elles se séparent trois fois par vie d'un tel et de tel autre  
Elles ne traînent avec elles que le nécessaire :  
Les enfants, le travail. Quelle horreur !

*La Forêt*

Des tronçonneuses hurlent.  
Où il y avait l'ombre, le ciel.  
Astre du jour et de la nuit.

Les mousses tendres, mélifiques, coquelicots et thym  
Demandent pourquoi  
Toujours mon pied seul.

### *La Fenêtre*

Tous ces ciels au-dessus  
Du pays très plat ! Dans le premier  
Volent les pies, dans le second

S'entassent les nuages. Le troisième  
Pour les alouettes. Dans le quatrième  
J'ai vu un avion.

Du cinquième brille l'étoile.  
Des papillons morts sur le plancher.  
Avant qu'elle ne croule on vend la maison.

### *Oiseaux*

Dans le ciel se groupent les oiseaux  
Et, la nuit, les étoiles.  
Lorsque le berger ramène son troupeau  
Les roues de sa moto s'enfoncent dans le sable.  
Pendant longtemps encore ses appels  
Volent autour de la maison comme des engoulevants.

### *Un Paysan*

Un paysan traînant la jambe  
Passe par son champ de choux, agite son chapeau  
Comme s'il était gai.

### *Les Champs Roux*

Les champs roux  
Tiennent leur lumière de l'étoile du berger.  
Le cœur de la montre pousse en avant ses aiguilles.  
Des pélargoniums dans leurs pots émaillés  
Attirent la lumière dans les entrées,  
Un oiseau sombre est passé par-dessus le toit.

### *Seule*

Les vieilles femmes devant des maisons rouges  
Des hortensias rouges, des arbres estropiés  
Me portaient du thé. Et dignes  
Remportaient les plateaux, se retiraient  
A leurs postes d'écoute et d'observation  
Derrière des rideaux tarabiscotés.

### *Le Village*

Le soir c'était le silence.  
Les grillons se taisaient dans leurs trous  
Noir sur la colline le chêne  
Devant un ciel rouge vernis.

Alors des marais je revins au village  
Traversai le chaume luisant  
L'étoile et les pierres avaient un bel éclat  
Dans les maisons s'allumaient les lampes.

La poussière moulue sur la route  
Sous les pieds la renouée  
Allait de porte en porte, un tapis d'été.

### *En Été*

Faiblement peuplé le pays.  
Malgré des champs immenses et des machines  
Les villages somnolent  
Dans des enclos de buis ; les chats  
Sont rarement atteints par une pierre.

Au mois d'août tombent les étoiles.  
En septembre on sonne l'hallali.  
L'oise cendrée vole encore, la cigogne marche  
Par des prés non emprisonnés. Ah les nuages  
Comme des montagnes ils s'envolent par-dessus les bois.

Quand on n'a pas de journal ici  
Tout va au mieux dans le monde.  
Que le reflet est beau de notre visage

Dans les chaudrons de marmelade de prune et comme  
Les champs sont couleur de feu.

*Des murs s'écroulent sans bruit*

Des murs s'écroulent sans bruit, le pommier tombe  
Dans l'herbe avec des fruits rouges.  
Sur leurs bicyclettes cabossées des enfants  
Parcourent les champs et la postière  
S'en lave les mains.

*Deux lignes*

Des branches de châtaignier frappent aux vitres  
Derrière, un ciel tout de sang.

*Le milan*

Tonnerre; les flammes rouges  
Font une grande beauté. Les conifères  
Volent de tous leurs membres. Un sombre oiseau  
Étendu au vent et sans mal encore  
Plane dans les airs. Te tient-il toi  
Dans son œil de lumière, dans l'œil d'ombre moi ?  
Comme nous sommes déchirés, entiers  
Seulement dans la tête de l'oiseau. "Pourquoi  
Ne suis-je pas ton valet je pourrais alors  
Être avec toi." Dans cet été électrique  
Personne ne pense à soi et le soleil  
En mille reflets a un aspect terrible seul.

*Novembre/Décembre*

Et encore il se promène  
Sur les méridiens, quelle aurore  
Boréale voit-il, quelles avalanches  
Roulent par-dessus son pied, des ours polaires  
Bercent sa tente. Il avale un cognac  
Et me fait des étincelles, trois jours après  
Il décide son retour, son corps  
Fume resplendissant de cristaux

*Dans la maison en verre du roi des neiges*

Dans la maison en verre du roi des neiges les oiseaux parlent avec discernement. Nous sommes ses invités, il ne vient nous voir que le soir : nous jette des couvertures, un camion de charbon dans le feu. Nous faisons ce que nous voulons. Il nous dépose suffisamment de lièvres derrière le mur pour notre faim, et nous sommes beaucoup. Quand nous voulons dormir il impose silence aux oiseaux. La nuit, avec cent loups, il fait le tour de la maison.